



SCEAU DE LA VILLE DE BRUGES

XXI

LA PROCESSION DU SAINT-SANG. — LE TOMBEAU DE CHARLES LE TÊMÉRAIRE.
LA TOISON D'OR. — CLOCHERS ET BEFFROIS. — BRUGES LA NUIT.



ous étions tout à l'heure en face de l'Académie, remontons maintenant le canal qui aboutit à cette place; faisons un long détour; atteignons le quai des Marbriers. Là encore, nous allons rencontrer quelques points de vue singulièrement pittoresques. Remarquez ces pignons, ces ogives et ces tourelles qui dressent gaillardement leurs girouettes en l'air. Regardez ces vieux murs et ces vieux ponts, mirant dans l'eau placide leurs profils égratignés par l'âge et leur maçonnerie brunie par le temps. C'est l'arrière du *Burg*, l'ancienne demeure des comtes, le siège de leur justice, le logis de leur cour, encore plein aujourd'hui de monuments admirables. N'attendez point que je décrive ces monuments; je laisse à d'autres ce soin¹. Toutes les belles phrases qu'on peut imaginer ne sauraient donner une exacte idée de ces curieux édifices. Comment représenter cet étonnant assemblage de lignes et de couleurs, ce majestueux ensemble de façades anciennes, ces niches et ces pinacles, ces balustrades et ces statues, ces ogives

1. Voir notamment *Bruges et ses environs* (monographie très détaillée), de M. W.-H. James Weale.

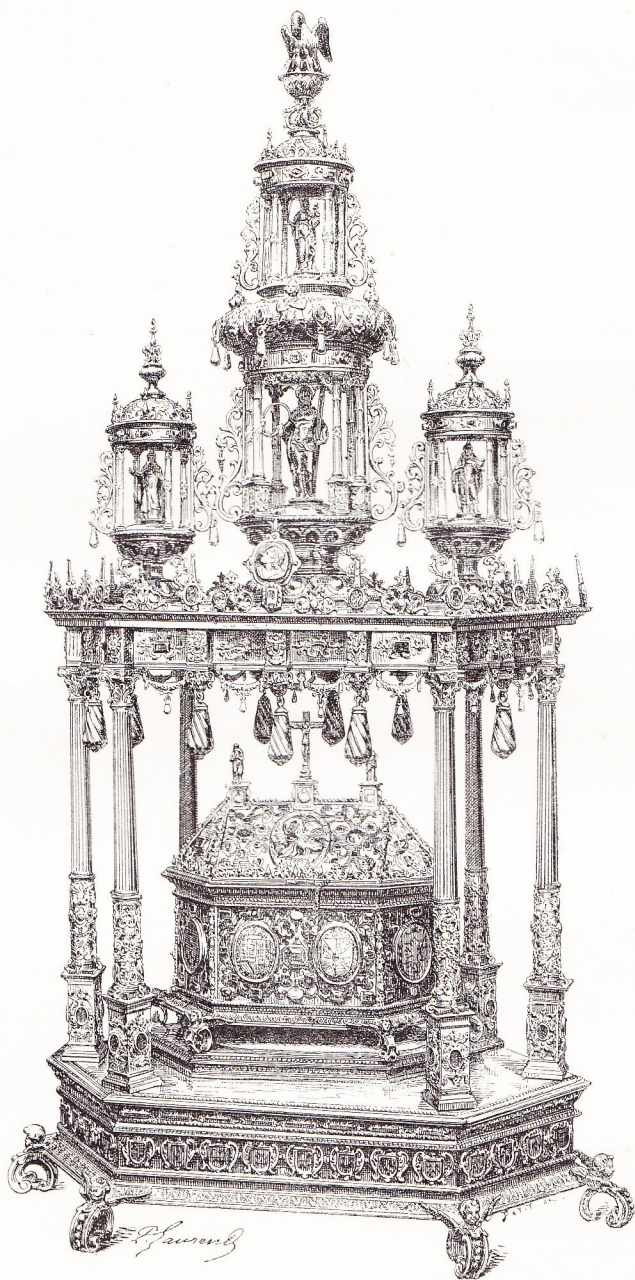
fleuries et ces grandes verrières? A d'autres donc le soin de vous montrer le palais de justice et la cheminée du Franc, l'hôtel de ville et ses archives, l'ancien greffe et sa garniture de *Schadebeletters*¹, la chapelle du Saint-Sang et sa châsse fameuse. Avec des lettres et des mots on se sent incapable de faire voir ces merveilles d'un autre âge. Bruges, il ne faut pas craindre de le répéter, est une ville qu'on doit visiter; on ne saurait la décrire, et plutôt que de l'essayer, mieux vaut accrocher au passage le souvenir de quelque vieux événement, que personne de nous ne verra plus.

Ce souvenir, c'est la procession du Saint-Sang, la grande solennité religieuse de Bruges, sa fête patronale et nationale tout à la fois. C'est d'ici qu'elle partait tous les ans, au mois de mai, pour s'en aller parcourir la ville; et, grâce aux comptes de la municipalité, grâce surtout à l'inventaire de ses chartes, nous pouvons reconstituer aujourd'hui ces éblouissants cortèges, ces pompeuses cavalcades, cérémonie grandiose et dévote à la manière du temps.

Dès la veille au soir, les corps des Métiers se réunissaient sur la place, et leurs musiques disposées sur une estrade commençaient la fête par un concert. Le lendemain, à quatre heures du matin, la sainte relique, rapportée de la croisade par Thierry d'Alsace, honorée par une bulle de Clément V, et enfermée depuis 1307 dans une châsse merveilleuse, sortait de cette délicieuse chapelle Saint-Basile, qui lui sert encore aujourd'hui d'abri. Elle était exposée à la vénération des fidèles. Pendant quatre heures la foule pieuse défilait devant elle. Durant tout ce temps, les cloches de la ville étaient en branle, et le carillon du beffroi égrenait dans les airs un chapelet de cantiques joyeux.

A huit heures, la procession sortait de la chapelle et le cortège se formait. Un groupe de cavaliers armés de toutes pièces ouvrait la marche, suivis par les trompettes de la ville, sonnant dans leurs clairons

1. On donne ce nom aux agents de police de Bruges. Le mot signifie « qui prévient les troubles ».



BRUGES

LA CHASSE DU SAINT-SANG.

d'argent. Ensuite venaient les corporations des « Métiers » avec leurs bannières et leurs insignes, les « Serments » en armes avec leurs capitaines à cheval, la confrérie du Saint-Sang appartenant aux plus riches familles de Bruges ; puis les magistrats, le bailli, l'écoutète et leurs valets portant la grande bannière de la Commune, au lion noir de Flandre sur champ d'or. Derrière ces dignitaires en grand costume, s'avancait le clergé régulier et séculier de la ville, auquel étaient venus se joindre les prélats des environs. Puis, au milieu d'un nuage d'encens, entourée de chapelains psalmodiant ces beaux chants grégoriens, si majestueux et si amples, apparaissait la sainte relique enchâssée dans l'or et dans les pierreries, portée par des clercs en chape blanche, sous un dais de soie cramoisie.

Imaginez ces chants graves, ces papillotements de soie, d'or et de broderies en relief, les reflets du velours, l'éclat des pierres précieuses, ce défilé de chapes, de crosses, de mitres éblouissantes, cette sainte fumée s'élevant en spirales parfumées, cette foule dans ses plus beaux atours à la fois heureuse et tremblante, frémissante et troublée, cette musique lointaine, ce bruit de cloches et de voix, les chevaux qui piaffent, le carillon qui sonne ; imaginez ce superbe cortège s'avancant à travers les rues étroites, tapissées d'étoffes de prix et jonchées de fleurs, avec des alternatives de soleil et d'ombre faisant jaillir des chapes, des armures, des surcots et des bannières, des clartés soudaines et des éclats éblouissants.

Est-ce tout ? Non point. — Quittons la procession du Saint-Sang, — suivons ce quai de *Rosenhoed* dont le nom évoque des idées si riantes¹. Traversons le *Dwer*, prenons à gauche par la *Groeninghestraat*, enfonçons-nous dans cette ruelle sans issue, qui s'ouvre sur notre droite. Bien. Penchons-nous maintenant sur cette balustrade de fer qui domine la Reye. Peut-on imaginer un tableau plus charmant ? Quelle page délicieuse, toute faite de grandes lignes et de tons chauds ! L'abside de Notre-Dame et le palais des sires de la Gruuthuse lançant,

¹ *Rosenhoed* signifie « chapeau orné de roses ».

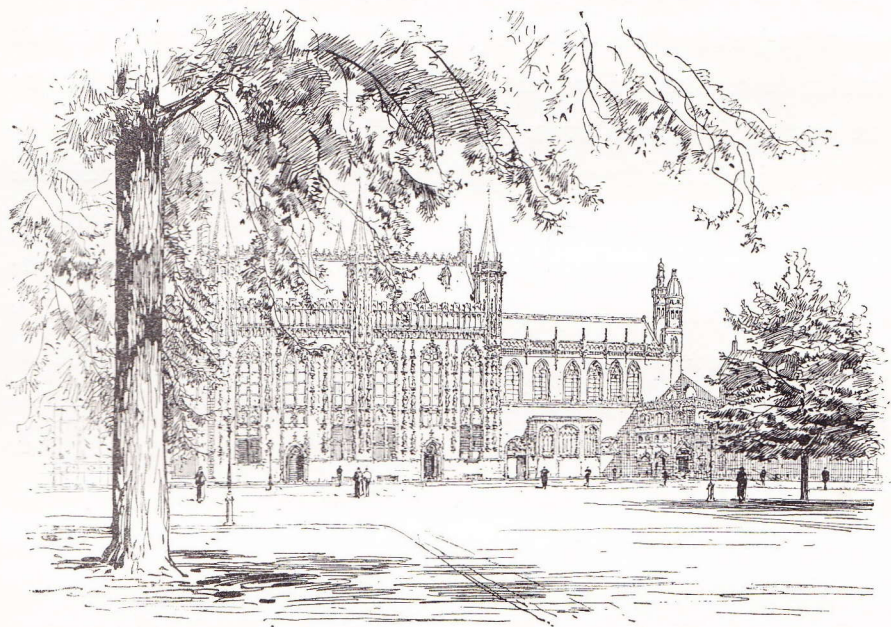
dans le ciel argenté, leurs profils audacieux entrecoupés de verdure, pendant qu'à leurs pieds une frêle rivière, reflétant leurs lignes superbes, va s'engouffrer dans l'ombre mystérieuse et discrète d'un vieux pont. Est-il possible de combiner plus heureusement les lignes et les couleurs, d'associer de plus grands noms, plus féconds en souvenirs vivaces. Les sires de la Gruthuse ! rappelez-vous leur devise : « Plus est en vous » ; ce palais, l'un des plus élégants châteaux de briques qui existent en Flandre, nous dit assez quelle était leur fortune et leur goût, pendant que ces merveilleux manuscrits qui sont maintenant une de nos gloires¹ nous racontent quelles furent leur érudition et l'élévation de leur esprit. Gruthuse ! Il semble que ce nom est en quelque sorte la personnification de la cour de Bourgogne, son incarnation dans ce qu'elle a de plus distingué et de meilleur.

Quant à Notre-Dame, c'est encore bien autre chose. Quelle forêt de souvenirs nous enveloppe à ce nom ! La vieille basilique fondée par saint Boniface, toute peuplée de chefs-d'œuvre par les princes bourguignons, et affichant, à deux pas de la tombe du Téméraire, les écussons orgueilleux des chevaliers de la Toison d'Or. Quel instructif rapprochement ! L'apogée de la gloire à côté de l'écroulement d'un royaume ! La puissance irrésistible à deux pas du néant !

C'est en effet au milieu du faste le plus surprenant que la Toison d'Or fut instituée, et il ne fallut rien moins que l'incroyable audace d'un prince qui se savait tout permis, pour oser, d'un gage d'amour de provenance équivoque, faire l'insigne d'un ordre de chevalerie. Tout le monde connaît l'origine de cette distinction célèbre. Philippe le Bon avait eu vingt-quatre maîtresses, et (comment dire cela ?) d'une mèche de cheveux empruntée de chacune d'elles, il s'était fait tresser « un lac d'amour » qu'il portait sans cesse à son cou. Au milieu de ce lac se prélassait une mèche dorée, dépouille opime enlevée à une

1. Ces admirables manuscrits, acquis sans doute par le roi Louis XII, figurant, depuis les premières années du xvi^e siècle, dans le fond qui est devenu la Bibliothèque nationale, de Paris.

admirable flamande, Marie van Crombrugge, que le prince avait tendrement aimée. Cette mère tranchait par ses vifs reflets sur les mèches ses voisines. Elle tirait l'œil des courtisans, et ceux-ci ne se faisaient guère faute d'en plaisanter entre eux. Le bruit de ces malins propos parvint jusqu'au duc. Le prince, comme tous ses pareils, goûtait peu les railleurs. Un soir donc, mettant le propos sur ce délicat



BRUGES : L'HOTEL DE VILLE ET LA CHAPELLE DU SAINT-SANG

chapitre, il promit à son entourage que ceux-là même qui se moquaient de cette « toison » la tiendraient bientôt en grand honneur ¹.

Dès ce jour, l'institution de l'ordre était résolue en son esprit. Mais il se plut à méditer dans le silence ce beau projet « auquel, nous dit Chastellain dans son naïf langage, par longtemps devant, avoit esté pourpensé en la secrète ymagination de ce duc; mais non jamais découvert encore jusques à cette heure ² ». Ces longues réflexions n'ont

1. Voir Favin, *Théâtre d'honneur et de chevalerie*.

2. *Chroniques*. Pontus Heuterus s'exprime là-dessus dans les mêmes termes que Chastellain : « Cum diu super ea re multum cogitasset Philippus. »

point lieu du reste de nous surprendre. Pour être fort galante, l'idée de la Toison d'Or n'en était pas moins fort risquée, très scabreuse, et, à tous ces titres, elle pouvait ne point obtenir de prime-saut tout le succès qu'il en attendait. Mais ce qui paraît le plus extraordinaire, c'est moins encore l'invention étrange de cet ordre et le prétexte saugrenu de cette toison, que l'époque choisie pour la réalisation de cette belle entreprise. C'est, en effet, à l'occasion de son mariage avec Isabelle de Portugal, c'est le lendemain de ses noces, au milieu de ces fêtes « si magnifiques que nulles de mémoire d'homme ne furent telles », que l'ordre fut institué.

Le vieux chroniqueur Saint-Remy nous a transmis le récit détaillé de ces réjouissances merveilleuses. Il nous a pieusement conservé le nom de tous les grands seigneurs, comtes, barons et chevaliers bannerets, qui assistèrent à ces fêtes si brillantes. Pendant six jours, il y eut prise d'armes, et l'on jouta « moult rudement » sur le marché de Bruges. Aux quatre coins de la place, des fontaines jetaient, par la gueule d'animaux artistement travaillés, lions, licornes, dauphins et sirènes, de la cervoise, du vin sucré et de l'hypocras à profusion. Partout les murs étaient tendus de tapisseries précieuses, dans les airs flottaient les oriflammes des chevaliers, les bannières des « Serments ». Partout les couleurs brillantes, les étoffes chatoyantes, les éclats de l'or et de l'argent. On distribua aux vainqueurs de ces tournois des diamants, des rubis, des chaînes et des fermails d'or¹. « Jamais, dit un historien², on n'avait fait preuve de plus d'adresse, de grâce, de vigueur, ni étalé un plus grand luxe de parure. » Enfin, comme couronnement à toutes ces réjouissances, le roi d'armes de Flandre, accompagné d'un grand nombre d'officiers, s'en fut publier à travers la ville la « prise du noble ordre de la Toison d'Or ».

1. Lefèvre de Saint-Remy, *Mémoires*. Les sommes dépensées par le duc s'élèvent, selon son compte, à plus de 600,000 livres.

2. Le baron de Reffenberg, *Histoire de l'ordre de la Toison d'Or*.

La devise de l'ordre, on le sait, consistait dans cette phrase latine : *Ante ferit quam flamma micet* (il frappe avant que la flamme ne brille), entourant un briquet, « mots très beaux et de bon enseignement, dit Brantôme, pour nos braves princes, seigneurs, gentilshommes et aultres, qui bravent, menassent, se vantent et puis rien après ». C'était l'ancienne devise de Jean sans Peur rééditée pour la circonstance. Toutefois, pour la rajeunir et peut-être aussi pour corriger ce que le nouvel ordre avait de trop galant, Philippe lui adjoignit cet autre dicton : « Aultre n'aray », l'appliquant sans doute au mariage seulement, observe M. de Barante¹, « car pour les amours il ne s'en fit faute, pas plus après qu'auparavant ». N'est-il point curieux toutefois que cet ordre de la Toison d'Or, le seul avec celui de la Jarretière qui ait pris naissance dans un trop galant à-propos, soit encore de nos jours l'un des deux ordres les plus rares et les plus recherchés, et que sa devise fasse le naturel pendant du fameux « Honni soit qui mal y pense ».

Charles le Téméraire, « roide justicier et prince crému », comme l'appelle Chastellain, essaya d'effacer les souvenirs un peu lestes se rattachant aux origines de la « Toison » ; et c'est dans cette église Notre-Dame, à deux pas de la chapelle où l'on voit aujourd'hui son tombeau, qu'en 1468 il tint le onzième chapitre de l'ordre. Huit ans seulement séparent ces deux dates : celle de sa plus haute puissance et la nuit fatale, où le prince trouva sur un champ de défaite une mort ignorée. « Grandement doué de force, constance et magnanimité, nous dit son épitaphe, il prospéra longtemps en haultes entreprises, batailles et victoires, jusques à ce que Fortune, lui tournant le doz, l'oppressa la nuict des roys 1476 devant Nancy. » Quelle terrible paraphrase pour ces brillants écussons, étalant orgueilleusement, dans le chœur, leurs émaux héraldiques et leurs devises hautaines !

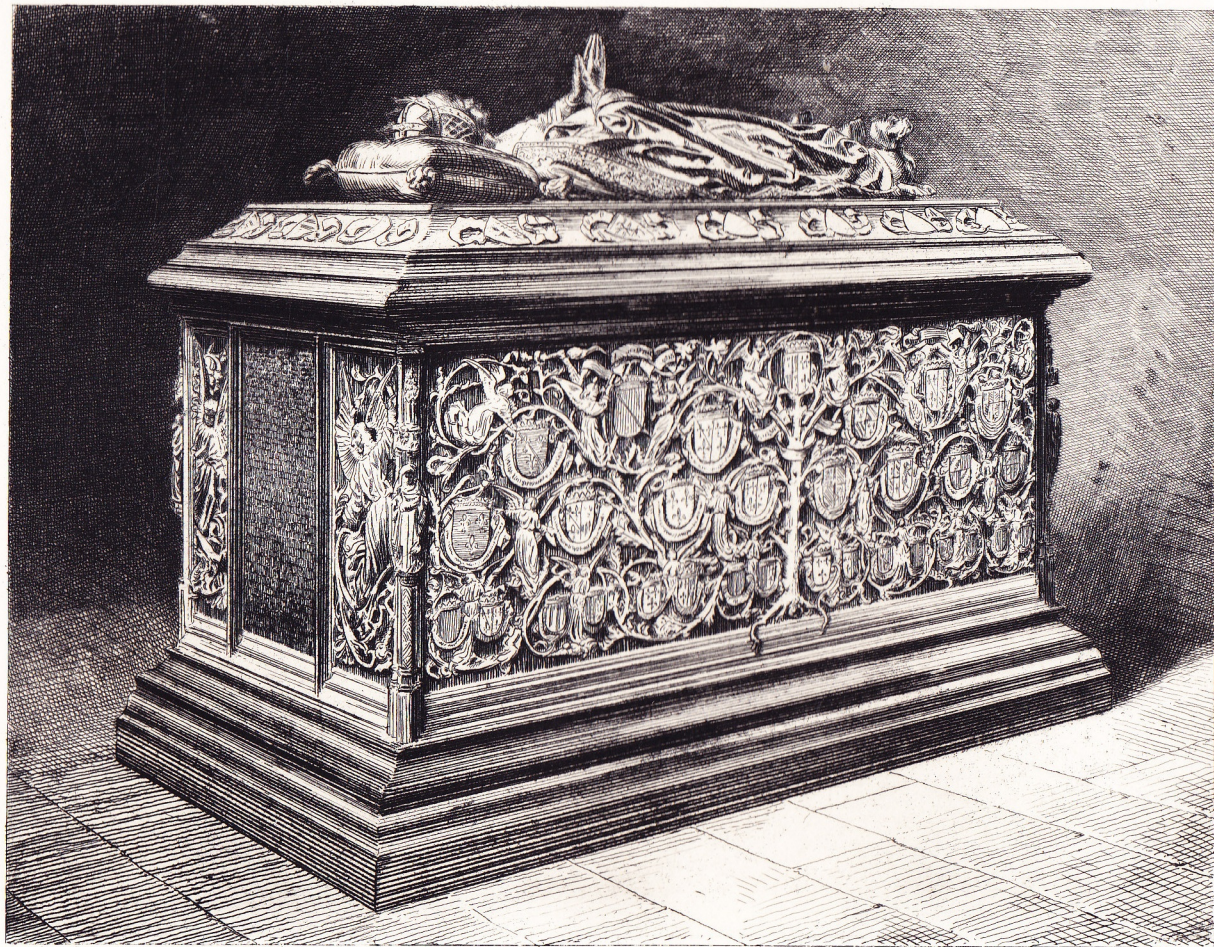
Commines, qui le connaissait mieux que personne, nous a laissé de ce prince aventureux un portrait qu'il est bon de relire : « Il était pompeux en ses habillements, nous dit-il, et en toutes choses, et un

1. *Histoire des ducs de Bourgogne.*

peu trop, il désirait grande gloire, qui estoit ce qui plus le mettoit en ses guerres que nulle autre chose, et eut bien voulu ressembler à ces anciens princes, dont il a esté tant parlé après leur mort. — Or sont finies toutes ces pensées, et le tout a tourné à son préjudice et à sa honte, car ceulx qui gagnent ont toujours l'honneur. » Quelle leçon pour les princes ambitieux ! Et plus loin le sévère historien ajoute : « ... De tous costéz ay vu cette maison honorée, et puis tout en un coup cheoir sens dessus dessous, et la plus désolée et deffaite maison tant en prince qu'en subjects que nuls voisins qu'ils eussent. »

« Deffaite maison » est bien dit, car, à cinq ans de là, dans la forêt de Thourout, cette illustre famille de Bourgogne allait s'éteindre, en la personne de cette douce Marie dont nous avons retracé les derniers instants, et la « très illustre princesse » devait précéder, dans cette église Notre-Dame, le puissant duc son père qui l'avait précédée dans la mort. Elle est là, en effet, qui repose maintenant près de lui, doucement étendue sur sa riche sépulture. La tête appuyée sur un coussin, les yeux ouverts, les mains jointes sur la poitrine. Elle est richement vêtue d'une robe de brocart avec un manteau tout garni de broderies en relief. Un diadème est posé sur sa tête, et ses cheveux sont retenus par un béguin résillé couvert de pierreries. Sa figure est simple et modeste. L'expression en est douce, calme et reposée. Son front est bombé, son nez légèrement retroussé, son menton se double par un commencement d'embonpoint. N'étaient ses ornements magnifiques, son épitaphe retentissante et le déploiement d'armoiries qui couvrent son tombeau, on la prendrait pour quelque riche bourgeoise. Jamais physionomie plus douce et sans éclat ne cacha une âme plus généreuse ni mieux trempée.

J'ai dit que Notre-Dame était peuplée d'œuvres d'art. Rien n'est plus exact, mais dans le nombre il en est une si belle et si pure que je demande la permission de ne parler que de celle-là. C'est la statue de la Vierge, cette statue magistrale qu'enfanta le ciseau de Michel-Ange Buonarotti. Elle est placée dans la chapelle du Saint-Sacrement, au-



Laurent. sc.

Imp. Eudes.

BRUGES
Tombeau de Marie de Bourgoigne.

dessus de l'autel, simplement entourée comme il convient à un chef-d'œuvre. La pose de Marie, modeste mais empreinte d'une élévation rare, est admirable de sérénité. Son œil sans regard semble s'absorber dans une contemplation à la fois sainte et douloureuse, comme si l'avenir, entr'ouvrant ses mystérieuses profondeurs, lui laissait péné-



PHILIPPE LE BON, FONDATEUR DE LA TOISON D'OR
(Fac-similé d'une ancienne estampe.)

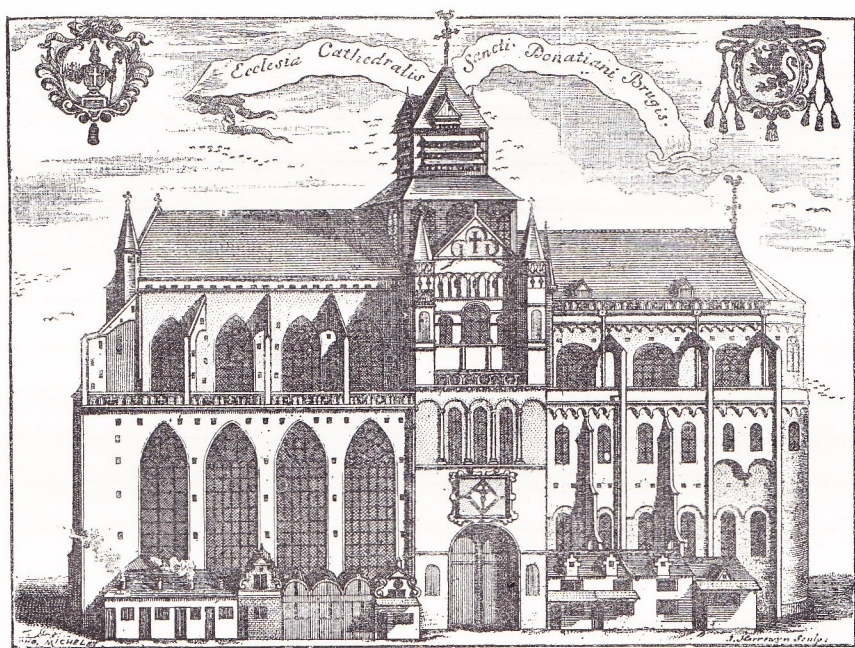
trer ses terribles secrets. Et de sa main gauche, par un mouvement adorable, elle essaye de retenir près d'elle l'Enfant divin, qui veut s'éloigner pour aller révolutionner le monde. Rien de moins compliqué, et cependant rien de plus impressionnant et de plus beau. Une femme et un enfant, et au-dessus de cela, ou plutôt en ces deux êtres, une idée grandiose exprimée d'une façon sublime.

C'est les yeux encore éblouis par cette œuvre merveilleuse, qu'on abandonne cette superbe nef, témoin de tant d'événements divers. A l'extérieur tout semble triste et morose. L'aspect de l'église est sombre, austère, presque farouche. Notre-Dame a l'air hautain et dur d'une vieille citadelle de la foi. Ses murailles brunes, presque noires, ses ouvertures étroites, sa tour vaillante et robuste, cette petite place froide, obscure, cet entourage de maisons basses, à pignons dentelés, avec un arc trilobé ou une sainte image nichée dans la muraille, modeste trait d'union entre le cadre et l'édifice principal, tout cela revêt une apparence de défiance et de luttes.

C'est là, du reste, l'aspect de tous les vieux sanctuaires flamands remontant à la grande époque communière. Saint-Sauveur, devenu cathédrale depuis la démolition de Saint-Donat, a encore un aspect plus rébarbatif, s'il est possible, que Notre-Dame. Assise au milieu d'une petite place en pente, ancien cimetière de forme bizarre, presque triangulaire, triste, silencieux, planté d'arbres souffreteux au maigre feuillage, sa grande masse sombre ne dépare pas cet entourage mélancolique. A sa base, une haute tour, plus semblable à un donjon qu'à un clocher, se dresse dans les airs, droite, fière, menaçante, comme si elle voulait tenir en respect cette ville si souvent rebelle aux volontés papales, et trois fois mise en interdit. Ce ne sont point, en effet, des idées de paix et de sacrifice qu'expriment ces hautes lignes, rigides, inflexibles; ce sont bien plutôt des idées de combat, de résistance, de menace. Avec ses grands murs aveugles, ses mâchicoulis et ses tourelles, ce colosse a plus l'air d'un chevalier surveillant l'ennemi, que d'un prélat voulant bénir ses ouailles; et, dans sa robuste fierté, il affecte des allures de bravade vis-à-vis du beffroi, planant comme lui à vingt mètres au-dessus des toits rouges.

Toujours ces deux principes en présence et en lutte, et cela depuis le moyen âge : le pouvoir religieux et le pouvoir civil, l'obéissance sans contrôle et le libre examen, tous deux se personnifiant dans des géants de pierre, le clocher appelant les fidèles à des instants immua-

bles et pour des devoirs précis, le beffroi se bornant à sonner les heures, et laissant à la conscience le soin de dicter les devoirs. Partout nous les rencontrons sur cette « terre des gueux », ces deux symboles d'antagonisme se perpétuant à travers les âges. Mais nulle part leur éternelle hostilité n'est plus frappante qu'en ce lieu, où tout



ÉGLISE SAINT-DONAT (aujourd'hui démolie)

Fac-similé d'une ancienne estampe.

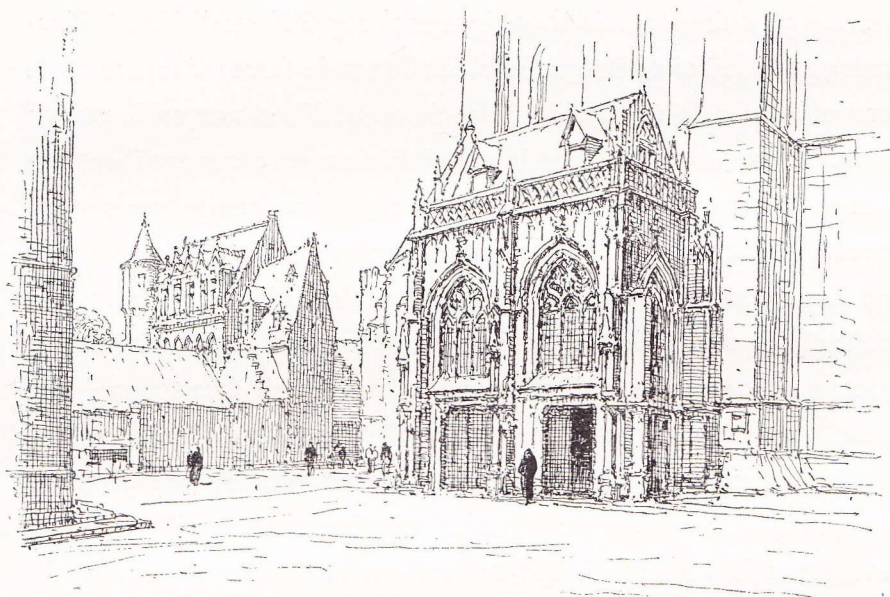
semble réuni pour la rendre plus saisissante encore. Il n'est pas, au pied même de cette église, jusqu'à ce grand christ plaqué contre la muraille sombre, jetant sur la place son regard vague et morne, qui ne paraisse vouloir apprendre aux fidèles que le pouvoir de Dieu n'expire point au seuil de sa maison. Il n'est pas jusqu'à ces affiches mortuaires, avec leurs bordures noires et leurs funèbres ornements, tirant l'œil par leurs taches criardes, qui n'apparaissent sur ces vieux murs comme un avertissement terrible.

A l'intérieur, il s'en faut de beaucoup que l'aspect soit aussi

sévère. On sent que la divinité, redoutable pour qui la brave, se montre hospitalière pour qui vient la prier. Le vieux sanctuaire, du reste, a fait peau neuve. Une fraîche toilette de couleurs joyeuses, de teintes vives, de tons éclatants couvre ses murailles; bariolage polychrome, très savant sans doute, peut-être d'un goût archaïque, mais qui détonne assurément avec nos idées courantes et qui blesse nos yeux. Combien le chœur, qui a conservé ses grandes lignes monochromes, est plus noble d'aspect et plus grandiose ! Comme cette simplicité s'accommode mieux avec ces œuvres d'art d'époques différentes, que la piété des fidèles a entassées là depuis quatre ou cinq siècles. Cette chaire, ces stalles, ces grilles, ces marbres, nous révèlent les pieuses étapes par lesquelles le culte a passé, et les traditions par lesquelles la croyance s'est transmise ! Combien cette succession de dévots témoignages d'une foi constante est plus éloquente que ces ambitieuses restitutions, à l'aide desquelles on voudrait nous rejeter tout d'un coup en plein moyen âge ! Ne chassons pas le souvenir des générations qui se sont succédé sur ces dalles. Soyons de notre temps ! dit l'homme de goût ; mais le clergé tient un autre langage. C'est le regard tourné vers le passé qu'il marche vers l'avenir. Sans doute il pense, par ce retour à des décorations archaïques, rendre aux âmes la ferveur qu'elles avaient au temps où l'on bariolait les églises.

Ne nous hâtons pas toutefois de le blâmer. Trop souvent on s'empresse de lui jeter la pierre, alors que sa conduite est presque toujours dictée par des principes définis, par la logique et surtout par l'expérience. Recruté dans les classes de la population où la ferveur domine, mieux que nous il sait ce qu'il faut pour émouvoir ces classes ferventes. Jadis interprète d'une société élevée, riche, instruite, distinguée, raffinée même, il a su faire grand et beau. Aujourd'hui son public est différent. Il lui faut se mettre à l'unisson de cerveaux plus vulgaires. De là ces défaillances qui nous choquent, ces tendances que nous qualifions de fâcheuses, et qui prouvent simplement son tact, sa souplesse et son habileté.

Un autre reproche qu'on ne lui ménage guère en Flandre, c'est de cacher les chefs-d'œuvre qu'il possède, de trafiquer de la vue de ses tableaux, de ses tombeaux, de ses statues. On mène en ce moment une grosse campagne contre lui dans toute la Belgique. Certes on aurait raison de crier fort et longtemps si les églises étaient faites pour les touristes ; mais elles sont faites pour les dévots ; or, quel intérêt, je vous



BRUGES : PORCHE LATÉRAL DE NOTRE-DAME, ET VUE DE L'HÔTEL DE GRUTHUSE

prie, les paysans et les vieilles dames, les vieilles filles et les petites gens, clientèle assidue des offices, prendraient-ils à ces chefs-d'œuvre si la vue leur en était laissée ? — Aucun assurément ; alors que ce grand rideau vert, qu'on traite si sévèrement, devient pour ces intelligences primitives une sorte de révélation. Il leur apprend, en effet, qu'il y a là un trésor, et l'imagination populaire façonne ce trésor à sa guise. Elle lui donne des proportions, une importance que la réalité n'aurait point sans doute à ses yeux. Ajoutez à cela que ce rideau sombre, chacun le sait, s'écarte moyennant rétribution. Chaque cadre, chaque statue est donc une source bien authentique de revenus. De là cette vénération

d'un genre spécial, ce respect particulier que le vulgaire éprouve pour les gens riches, et qui rejaillit sur le propriétaire du sanctuaire, c'est-à-dire directement sur Dieu.

Vous voyez que tout cela est fort sagement raisonné, fort prudemment combiné, que rien n'est abandonné au hasard. Au lieu de se moquer, de critiquer, de dénigrer avec un certain dédain ces pratiques dont on n'étudie ni le sens, ni la portée, ne ferait-on pas mieux d'imiter une conduite à la fois si pratique et si sage ? Nous disions à l'instant que le beffroi de Bruges semblait lutter de force, d'audace et de bravoure avec le clocher de Saint-Sauveur. Nous venons de voir en outre de quelles précautions le clergé fait usage, comment il entoure son champion, et le pare pour lui conserver son prestige, pour maintenir son influence sur les imaginations ; car c'est par l'imagination qu'il règne sur ses ouailles. Voyons un peu ce qu'ont fait les maîtres du beffroi pour maintenir, eux aussi, le prestige de leur héraut de pierres. L'inspection malheureusement ne saurait être longue. Son résultat peut se résumer en un mot : ils n'ont rien fait. Jadis leurs ancêtres, les vieux communiers, ont créé un véritable chef-d'œuvre, car jamais édifice n'exprima, avec une intensité pareille, l'orgueil méfiant et la vaillance soupçonneuse des anciennes communes flamandes. J'ajouterai que jamais monument ne personnifia à un pareil degré la puissance municipale. La Signoria de Florence, qui a plus d'un trait commun avec la Halle de Bruges, n'a pas cependant, à beaucoup près, son aspect formidable. A l'extérieur, elle est si admirablement entourée, que les chefs-d'œuvre environnants, reflétant leur artistique éclat sur sa sombre façade, en diminuent l'austère grandeur. A l'intérieur, elle a ses colonnes, ses sculptures et ses fresques. La Halle n'a rien de tout cela. Terrible au dehors, elle est également terrible au dedans ; mais terrible comme un cimetière, c'est-à-dire vide, sombre, triste, sans qu'on sente une puissance supérieure qui règne, qui plane sur ce sanctuaire communier, prête à protéger ses amis et à frapper ceux qui conspirent contre elle.

On passe sous la porte trapue, sous ces voûtes de forteresse, comme on entre dans un moulin; on gravit l'escalier qui mène à la galerie du premier étage sans rencontrer âme qui vive. Là, pour évoquer une apparition, il faut agiter une cloche; alors, après s'être longtemps fait attendre, arrive à pas lents, distraite, indifférente et sans empressement, une femme ou un enfant avec de grosses clefs. Sans dire un mot et comme à regret, cette sommeillante personne vous mène en un réduit obscur, où sont entassés sans ordre des souvenirs archéologiques arrachés aux antiques maisons des Brugeois; tout cela fort curieux, mais nullement éblouissant. On vous montre une ouverture béante, avec des grilles multiples et des cadenas nombreux. C'est là que jadis on enfermait les privilèges de la ville, et l'on pense : « Ses gardiens étaient donc bien faibles pour avoir si peur qu'on s'emparât de leur trésor. » On franchit ensuite des centaines de marches, on arrive au sommet de la tour. « Jadis, vous dit le veilleur dans son pittoresque langage, jadis il y avait à cette place une flèche magnifique; en 1741, le tonnerre l'a prise », et l'on ajoute à part soi : « Ils sont donc bien pauvres pour ne l'avoir pas fait rebâtir. »

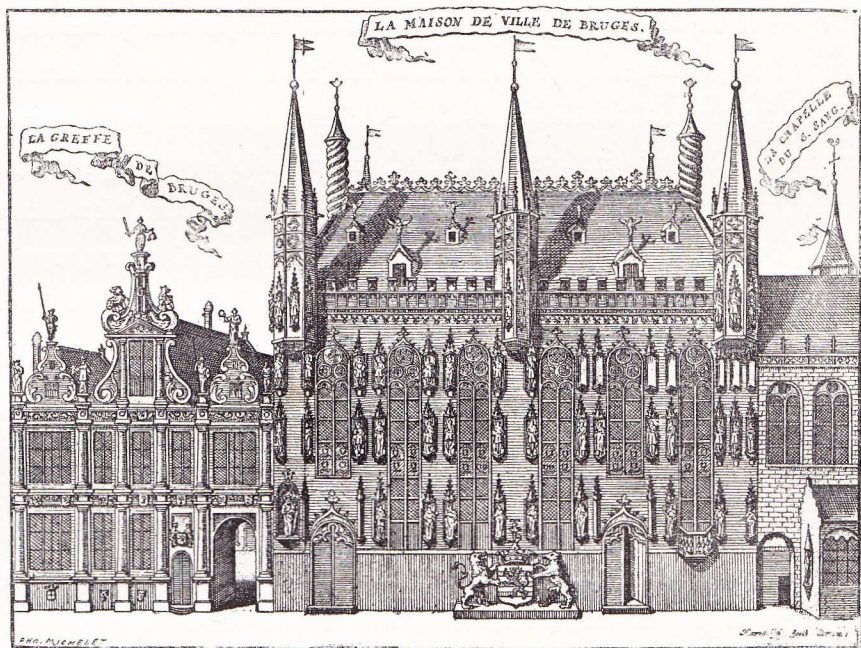
On jette un regard circulaire, la vue est magnifique. C'est peut-être l'endroit du monde d'où l'on découvre le plus de pignons gothiques. On les voit dans un ordre gracieux s'aligner, former des rues, border des canaux, se pencher sur les jardins ou se cacher dans le feuillage. Mais à tout instant une grosse masse sombre, robuste, puissante, avec ses maçonneries épaisses et de solides contreforts, vient rompre ces lignes harmonieuses, et se détache sur ce fond avec des airs de chien de berger surveillant un troupeau. C'est une église ! et votre cicerone vous la nomme; et tout autour, droits, sévères, jaillissant des toits rouges, de grands beffrois se dressent surveillant d'un œil jaloux le belvédère qui vous porte et plquant dans le ciel leur croix brillante et dorée. On se sent mal à l'aise d'être seul contre tant d'adversaires. Au loin on voit jusqu'à Courtrai d'un côté, de l'autre jusqu'à Gand, et au Nord jusqu'à la mer. Le paysage est beau, il forme à la ville une

ceinture de prairies, de bocages, d'arbres et d'allées coupées par des canaux argentés. Mais à droite, à gauche, au Nord, au Sud, partout on aperçoit, faisant tache sur l'horizon, les clochers trapus ou les flèches élancées des couvents, des chapelles et des églises.

Eh bien ! prenons un esprit simple, un cerveau mal instruit, accessible aux impressions irréfléchies, qui laisse à son imagination un empire excessif, pesant mal l'importance de ses sensations et ne cherchant point à les contrôler ; conduisons-le dans ces deux sanctuaires ; montrons-lui ces deux forteresses, celle de la vie civile et celle de la foi ; remettons-le aux mains des sacristains, qui vont faire défiler sous ses yeux les trésors de l'église, qui lui montreront ces cadres éblouissants, les statues, les tombeaux, qui étaleront devant lui les chapes, les mitres, les ciboires, les patènes, les croix, les crosses et les anneaux. Laissons-le contempler cette cohorte de serviteurs respectueux et silencieux, qui prennent soin du temple, cette foule agenouillée, recueillie et priante, qui reporte sur les serviteurs une partie du respect et de la crainte que Dieu lui inspire. Puis, quand il se sera bien imbu de ce spectacle, menons-le devant le beffroi, devant les Halles, pénétrons avec lui sous ces voûtes silencieuses et tristes. Laissons-le aux mains de cette personne somnolente dont nous parlions à l'instant ou à la conversation du veilleur-savetier chargé du carillon de la tour. Et, quand il aura achevé sa visite, quand il aura terminé son ascension, quand il sera rentré en possession de sa personne, quel est, je vous le demande, l'impression maîtresse qui dominera son cerveau ?

S'il lui faut faire un choix, préférera-t-il le sombre séjour municipal à cette autre demeure brillante et riche, où la fortune et la puissance coulent pour ainsi dire à pleins bords ? S'il lui faut écouter quelqu'un, prêtera-t-il une oreille plus attentive à l'avocat du beffroi solitaire, ou au défenseur attitré de cette multitude de sanctuaires, qui semblent une armée établie sur le pays ? Prendra-t-il parti pour le riche ou pour le pauvre ? La réponse est facile. Mais à combien de mécomptes ne s'est-on pas exposé, faute d'avoir formulé la question

dans ces termes ? Combien de mouvements d'indignation, de reproches, d'objurgations véhémentes, on se serait épargnés si l'on eût réfléchi aux conséquences fatales d'une organisation mal équilibrée, où le prestige est tout d'un seul côté ; alors que l'autre parti n'a, pour unique moyen de défense, que le bon sens uni



BRUGES : L'HÔTEL DE VILLE. (D'après une ancienne estampe.)

à la réflexion, c'est-à-dire deux denrées aussi rares que précieuses.

Jadis il n'en était pas ainsi. Le « Magistrat », qui résumait la vie civile, avait une puissance aussi apparente que celle du clergé. A son ordre les « Serments » couraient aux armes, et les « Gildes » déployaient leurs bannières. Les coupables tremblaient devant lui, car il avait le droit de les frapper. Les gens tranquilles se rassuraient en sa présence, car il était leur sauvegarde. La ville entourée de remparts était plus qu'une agglomération. C'était un refuge, un abri, et les clefs de la ville, c'est-à-dire ses portes, étaient confiées à la garde du « Magistrat ». On pouvait attendre de la Commune, se

résumant en ses chefs, une protection effective, efficace, et cette protection se manifestait chaque jour, aux yeux du public, par un appareil imposant, expression d'un pouvoir considérable et redouté.

Aujourd'hui, tout cela existe encore, mais à l'état latent. La sécurité est plus grande, mais celui qui la donne est devenu invisible. Le lien qui unissait les citoyens est rompu¹. Il importe peu maintenant qu'on soit ou de Bruges, ou de Gand, ou de quelque village des alentours. Les privilèges ont disparu et les droits sont partout les mêmes. L'État a remplacé la ville, mais l'État (c'est là qu'est le mal) est trop impersonnel pour être bien compris, et trop loin surtout pour être suffisamment redouté. La protection, qu'il étend sur tous, a beau être plus efficace, elle est moins évidente. Au lieu de se manifester par une pompe redoutable, elle se résume dans une abstraction : la Loi. Cette entité, toute-puissante sur les cerveaux instruits, faits, raisonnants, demeure sans influence directe sur les cervelles grossières, sur les intelligences ignorantes, sur les esprits superstitieux, accessibles seulement à des idées concrètes. Ces derniers, en effet, goûtent les douceurs de la sécurité, sans se soucier de l'autorité à laquelle ils en sont redevables. Ils l'acceptent comme une chose naturelle, comme un bien qui leur est dû, et s'inclinent avec foi devant cette autre puissance, dont l'appareil à la fois austère et magnifique les impressionne, devant cette autre autorité qui veut bien se laisser fléchir, et dont les promesses et les menaces font espérer une protection nouvelle, ou redouter un châtiment mal défini.

Rien ne peut mieux faire comprendre cette transformation subie par l'autorité civile, ce renoncement d'influence, cet écroulement de sa prépondérance, qu'une promenade sur les antiques remparts de

1. Un article emprunté au « Droit communier », de Courtrai, fera comprendre quelle était, au moyen âge, la force de ce lien, et quelle protection il entraînait pour tous : « S'il avenoit que aulcune personne qui ne fuist bourgeois de nostre ville de Courtray, mettoit la main pour mal sur aucun bourgeois ou bourgeoise de Courtray, et s'ilz bourgeois ou bourgeoises criassent commungne, tout li bourgeois qui le verroient ou orroient li doivent aider, et s'il ne le fesoyent, ils en fuserent ataint par loy par nos eschevins de Courtray. »

Bruges. Quand on voit ces bastions, jadis menaçants, transformés en un parc anglais, ces défenses formidables et qui imposèrent à la vieille cité de si gros sacrifices ¹ changées en jardins fleuris, en massifs verdoyants percés de voies sinueuses et de discrètes allées, on comprend comment, en démantelant sa cité, le « Magistrat » a perdu le meilleur de sa force, et comment l'autorité civile a abdiqué son prestige en renonçant à ses prérogatives apparentes, alors que son adversaire conservait toutes les siennes.

Pauvres murailles, antiques mâchicoulis, vénérables créneaux, qu'êtes-vous devenus ? Et vous aussi, tours, chemins de ronde et palissades ? C'est à peine si, dans cette énorme course circulaire qui enveloppe la ville, nous remarquons quelques vieux débris, sentinelles perdues, demeurées, malgré les siècles, fidèlement à leur poste. La porte de Gand avec ses énormes tours, massives et sinistres, la porte Sainte-Croix avec sa grande baie ogivale et ses barbacanes, la porte d'Ostende, petite, massive et trapue comme un athlète, voilà tout ce qui reste de cette vaillante enceinte qui ne pouvait « être prise ni forcée ». Les grands arbres ont remplacé les murailles altières, et mirent leurs branchages verdoyants dans l'eau des anciens fossés.

Mais le soir est venu. La nuit s'approche à grands pas. Les ombres s'étendent sur la campagne, il est temps de rentrer. Il nous faut reprendre ces voies silencieuses et désertes, qui nous ont si fort impressionnés au début de notre promenade. Le silence est demeuré le même, et ces rues, ces canaux mystérieux, sont rendus plus mystérieux encore par l'obscurité qui vient. De loin en loin, nous croisons une forme sombre, créature enveloppée dans ce *cape-mantel* que portent toutes les Brugeoises, depuis la noble dame, jusqu'à l'humble dentellière. Est-ce bien vous, filles de Bruges, célèbres pour votre beauté, qui passez enveloppées de la sorte ? Le « *formosis Bruga puellis* », ce dicton si souvent répété, serait-il devenu un mensonge ?

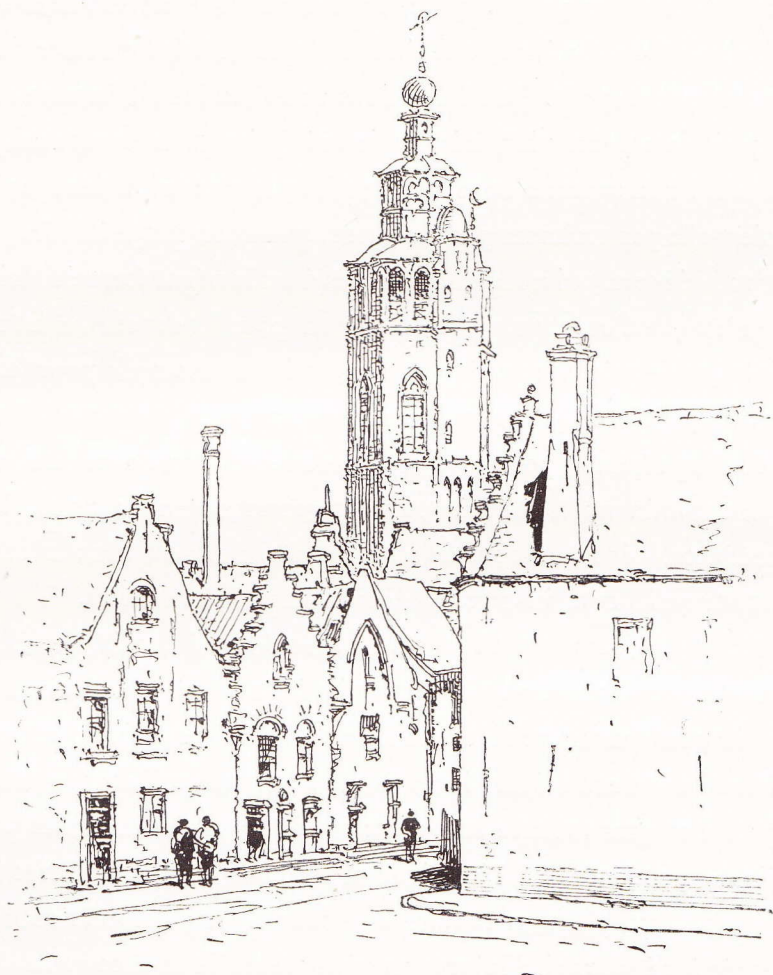
1. Au lendemain de la bataille de Rosebecke, Bruges dépensa 103,000 livres pour accroître ses fortifications, somme énorme pour le temps. (Voir *Comptes de la ville.*)

N'êtes-vous plus, comme au temps de Guicciardini, « belles, gracieuses, avenantes et fort civiles ». D'où vous vient ce costume, pour quoi cet accoutrement ? Formes sombres, au visage voilé, semblables à je ne sais quelles religieuses, vous qui longez ainsi sans bruit les murailles, est-ce le deuil de la splendeur brugeoise que vous portez, ou bien êtes-vous, par hasard, les mânes désolées des anciens habitants, revenant aux approches de la nuit pour peupler leur cité chérie ?

Hélas ! non, il nous faut dépouiller ces idées décevantes. La réalité, plus décevante encore, ne nous permet même pas ces poétiques illusions. Suivez l'une de ces formes anonymes, vous la verrez pénétrer sans bruit dans un réduit modeste, officine obscure où l'on débite à bas prix deux poisons lents. Vous la verrez prendre en silence deux paquets préparés à l'avance, déposer quelque menue monnaie et disparaître hâtivement. Ces deux paquets sont la double provision de la nuit : le faux café qui empêchera la mère de fermer l'œil, et la décoction de pavots qui fera dormir les enfants. Indispensable précaution, car la nuit doit être consacrée au travail, et il faut disputer au sommeil le pain du lendemain qui n'est pas encore gagné. Quel effroyable contraste entre la grandeur passée, la fortune, la richesse, la gloire d'autrefois, et cette misère inflexible étreignant aujourd'hui ce peuple à la gorge, le forçant d'immoler sa santé pour soutenir sa misérable existence ! Mais ces fantômes silencieux disparaissent à leur tour. Leur travail impérieux les réclame. Le crépuscule jette ses dernières lueurs ; les bruits s'éteignent un à un ; la nature ensommeillée semble absorber jusqu'aux vibrations de l'air. Tout se tait, tout s'estompe et devient indécis. Le temps lui-même, perdant son inexorable précision, semble incertain comme le reste. L'esprit, n'étant plus contenu ni guidé, s'égare dans les méandres d'une rêverie singulière. Peu à peu on perd la notion exacte du pays où l'on est et du temps où l'on vit.

Nulle ville, mieux que Bruges, ne prête à ces mirages étranges. Cette solitude, ce recueillement, ce silence, ces longues rues, vides,

désertes, qui ouvrent, comme des gouffres béants, leurs sombres profondeurs, ces maisons alignant leurs pignons uniformes, ces façades ravalées par les ans et fardées d'un badigeon gris sale, où, de loin en



BRUGES : LA TOUR DE JÉRUSALEM

loin, un bas-relief, l'arc d'une ogive, le chapiteau d'une colonne accrochent une lueur, tout concourt à donner à la cité brugeoise l'aspect d'une ville enchantée.

Les rues se succèdent ainsi, et les places succèdent aux rues, plus vastes et par conséquent plus désertes, sans autre bruit que celui des pas, qui frappent l'air de sonorités étranges. Devant nos yeux défilent

de nouveau ces sombres batiments, rendus plus terribles encore par l'obscurité ; nous traversons la Grande Place, nous traversons le Burg et nous voilà revenus sur le petit pont, regardant les tourelles dentelées du vieux palais, qui mirent dans les eaux sombres leurs profils noirâtres. La lune, qui s'est levée, semble les caresser de ses mélancoliques rayons. Que d'émotions nous assaillent ! Comme on se sent petit devant ces vieillards de pierre ! Qu'est notre existence près de la leur ? que sommes-nous, surtout dans la succession des âges ? La vie n'est-elle pas vraiment peu de chose, quand on songe à l'effroyable multitude de ceux qui nous ont précédés dans le néant éternel ! Mais, si la vie n'est que d'un instant, elle suffit à entreprendre des œuvres immortelles ! Que de peines endurées, que de sacrifices accomplis pour fonder une ville pareille ! Que de luttes soutenues pour conquérir sa liberté, que de sang répandu pour assurer sa grandeur ! Ils ne sont plus, ceux qui ont mis la main à cette œuvre gigantesque ; mais nous, leurs descendants, nous jouissons de ces bienfaits, puisant, dans la reconnaissance qu'ils nous inspirent, le sentiment de nos devoirs.

Et l'esprit, remontant vers ces antiques bienfaiteurs, aimerait à les confondre tous dans une ineffable gratitude ; mais, à cent pas de nous, des voix troublent notre rêverie. A l'angle de la place, près du « Marché au Poisson », deux soldats ivres se disputent au seuil d'un estaminet suspect. Les gros mots se succèdent sur leurs lèvres empâtées par le genièvre, pendant qu'à l'intérieur du bouge, un violon avec une clarinette, estropiant une valse allemande, forment une sourdine cadencée à ce tournoi d'injures en plein vent. Tout à coup les horribles accords deviennent plus criards, la porte s'ouvre, puis elle se referme avec bruit sur ces deux malheureux, qui s'en vont terminer leur querelle dans ce honteux repaire du vice à bon marché. On voudrait rêver de nouveau. Mais le charme est rompu. Le carillon jette au loin sa mélopée monotone. Les clochers répètent l'heure tardive, comme on crie un reproche. Il nous faut rentrer sans songer davantage au passé. Postérité, voilà bien de tes coups !

HENRY HAVARD

LA

FLANDRE

A VOL D'OISEAU

ILLUSTRATIONS D'APRÈS NATURE

PAR

MAXIME LALANNE



PARIS

GEORGES DECAUX, ÉDITEUR

7, RUE DU CROISSANT, 7

1883

Tous droits réservés.